

Portrait : Jacques Hays, une vie à la forge à Écos

À Écos, Jacques Hays exerce avec passion un métier en voie d'extinction, forgeron. Un savoir-faire ancestral qu'il perpétue pour le bonheur de quelques esthètes.



Il vient de fêter ses 81 ans. On ne le dirait pas. Chaque samedi à Écos, Jacques Hays rallume sa forge située derrière la salle des fêtes. Seule concession à la modernité, le soufflet de jadis est remplacé par une soufflerie électrique. « Le métier fout le camp, regrette-t-il. Aujourd'hui, les forges sont au gaz, comme les barbecues ! » La sienne, à foyer ouvert, fonctionne avec une houille grasse quasi introuvable. Une flamme s'élève, la température monte à 1800°. Jacques Hays plonge dans les braises rougeoyantes une tête de pioche dont il doit rectifier la partie plane. Quand il la ressort, elle est incandescente. Il la place sur l'enclume, prend son marteau et se met à cogner dessus d'un geste sûr. Et bing, et bing ! Des étincelles jaillissent.

Jacques Hays exerce avec passion un métier en voie d'extinction, forgeron.

Ferrage de chevaux

C'est en forgeant qu'on devient forgeron. L'adage sied parfaitement à **Jacques Hays**, tombé dans la marmite à 14 ans. « Mon grand-père travaillait à Paris dans le métro avec une forge portative que j'ai encore. Il est mort à la guerre de 14. » Il se forme à l'école des Compagnons d'Angers et entame à 17 ans son tour de France, périple qui le conduit un jour aux **Andelys**. « Je devais repartir dans les aciéries de l'Est, mais ma femme en avait marre de déménager toutes les cinq minutes. » Se poser, enfin. Lui le Breton de **Pontivy (Morbihan)** rachète en 1966 la forge Saint-Jacques et son atelier voué à la réparation agricole et au ferrage des chevaux. « Regardez, dit-il, il y a encore les anneaux pour attacher les chevaux. Ce que je n'aimais pas faire, c'était planter les clous, j'avais peur de piquer dans la bidoche. »

Le monstre du Loch Ness

Après mai 68, l'activité liée au travail des champs décline et l'atelier ne survit que grâce aux commandes de l'industrie locale, **fonderie de Vernon**, EDF, SNCF, télécoms. « On était huit, dont quatre soudeurs, se souvient-il. Ma femme avait sa machine-outil. On fabriquait des séries de 1500 à 2000 pièces par mois, on transformait mille tonnes de fer par an. » Un dernier contrat avec la CGTI de Pacy-sur-Eure et Jacques Hays ferme l'atelier en 2005. Dès lors, il s'adonne chaque week-end à la ferronnerie d'art. Chenets, chandeliers, candélabres, lampadaires dans l'esprit médiéval. « Je fais ça pour le plaisir. » En témoigne cette sculpture représentant le monstre du Loch Ness. « Elle devait partir à **Dubaï**, mais le galeriste n'est jamais venu la chercher. » Un client entre, en quête d'un support métallique pour mettre en valeur un masque africain. Du sur-mesure. Le maître des lieux fouille dans ses rebuts. Oui, c'est possible. Mais après ses vacances en Bretagne. Il faut bien souffler un peu.

« J'y arrive encore ! »

L'atelier, au fond de la cour, existe toujours. Sous une couche de poussière, les machines à l'arrêt cohabitent avec cinq voitures anciennes, toutes en état de marche. Clou de la collection, une DS rouge à phares rotatifs dont il relève le capot avec un regard d'enfant. Jacques Hays est aussi le président du **Club de tir sportif vernonnais**. Et chaque mercredi, il enseigne l'art de la ferronnerie à des jeunes de 9 à 14 ans à L'Outil en main de Vernon. Il a, pour sa part, huit petits-enfants et six arrière-petits-enfants, mais aucun ne songe à prendre la relève. Avant de nous dire adieu, Jacques Hays ôte les poignets de force qui protègent ses articulations de l'onde de choc due aux coups de marteau. Son tee-shirt est trempé de sueur. « C'est un peu dur, reconnaît-il, mais j'y arrive encore ! »